

Bénédiction abbatiale de Dom Octavi Vilà i Mayo, Poblet 27 février 2016

Lectures : Proverbes 2,1-9 ; Psaume 1 ; Colossiens 3,12-17; Jean 13,3-15

« Mon fils, accueille mes paroles, conserve précieusement mes préceptes, l'oreille attentive à la sagesse, le cœur incliné vers la raison » (Pr 2,1-2)

La parole de Dieu nous demande d'écouter. L'écoute est notre première réponse à la parole de Dieu. On garde la Parole par une écoute ouverte, toujours active. En effet, la sagesse n'est pas une pièce d'archive, un enregistrement, mais l'écoute constante d'un Dieu qui nous parle toujours, qui nous parle maintenant. C'est la première chose que nous demande saint Benoît dans la Règle : "Écoute, mon fils !" (Prol. 1). Et le premier "fils" que saint Benoît appelle à l'écoute est certainement l'abbé lui-même, celui qui doit incarner le "maître" et le "*pius pater*", le père miséricordieux pour ses frères (cf. RB Prol. 1). Parce que si l'abbé doit représenter le Christ dans la communauté (RB 2,2), il doit le faire avant tout comme Verbe que le Père prononce éternellement et par conséquent aussi maintenant, ici, dans le présent de notre vie. Et le Christ est la Parole-Écoute, Il est le Verbe qui se laisse toujours prononcer par un Autre, par le Père, dans le souffle de l'Esprit Saint.

Écouter signifie aussi invoquer : "...Oui, si tu fais appel à l'intelligence, si tu invoques la raison, si tu la recherches comme l'argent, si tu creuses comme un chercheur de trésor..." (Pr 2,3-4). Notre réponse à la parole de Dieu est une demande, nous répondons en demandant, en invoquant. C'est cela l'écoute active, gratuite, que Dieu aime : demander toujours la parole du Père, c'est-à-dire demander le don du Fils à l'Esprit Saint.

Le Psaume 1 lui aussi nous apprend à trouver notre nourriture et notre boisson dans la Loi du Seigneur, en évitant de bavarder avec les méchants, les arrogants, c'est-à-dire ceux qui croient qu'ils sont eux-mêmes la source de la vérité et de la sagesse, sans être enracinés dans l'écoute de Dieu qui nous parle sans interruption, comme un fleuve. L'arrogance est la parole qui n'écoute pas, qui ne se puise dans l'écoute humble et amoureuse de Dieu.

Saint Paul nous rappelle toutefois que cette écoute n'est pas demandée seulement à l'abbé, à celui qui préside la communauté ecclésiale : "Que la parole du Christ habite en vous dans toute sa richesse" (Col 3,16). L'Esprit, en effet, parle toujours à l'Église, à une assemblée de frères et de sœurs, convoquée par le Verbe fait chair pour continuer son incarnation dans l'histoire du monde. Le Verbe a toujours besoin de l'écoute de Marie, figure et modèle de l'Église, pour se laisser engendrer par le Père dans le temps, en tout temps, en notre temps, c'est-à-dire pour nous engendrer à la vie nouvelle de membres de son Corps. L'abbé est appelé à favoriser cette écoute du Verbe, pour qu'il s'incarne dans la vie de communion de sa communauté. Pour cela, saint Benoît lui demande avant tout un engagement d'écoute et d'évangélisation de sa communauté. Aujourd'hui, il est difficile de convaincre les supérieurs de cela : ils croient souvent qu'il leur faut privilégier un rôle

de gouvernement, d'administration (parfois presque uniquement économique) ou tout au plus de dévouement charitable envers la communauté. Ils ne comprennent pas que le premier amour que tout pasteur est appelé à offrir à son troupeau est l'Évangile, la Parole de Dieu qui éclaire le chemin, qui reconforte, stimule, qui corrige en profondeur les cœurs et pas seulement la surface des comportements et des formes extérieures. Quelle tristesse de voir des communautés qui ne sont pas formées à l'écoute de la beauté lumineuse de l'Évangile, c'est-à-dire du Christ lui-même, présent au milieu de nous et qui nous parle !

La parole de l'abbé, pour saint Benoît, doit donc éduquer l'écoute de ses frères, l'écoute de la communauté. Le bienheureux Guerric d'Igny définit le monastère comme "*auditorium Spiritus Sancti* – l'auditorium du Saint-Esprit" (*Serm. Adv. 5,2 ; Serm. Nat. 5,2 ; Serm. Epi. 3,6*), c'est-à-dire comme un lieu consacré à l'écoute de l'Esprit, où on se réunit pour écouter Dieu. Un lieu de silence donc, de communion dans le silence. Pas un silence vide, mais un silence où l'oreille est tendue pour entendre l'unique Parole qu'il vaille la peine d'écouter, le Verbe de Dieu, même quand on entend toutes les autres paroles. Une parole qui n'est pas seulement théorique, qui n'est pas seulement un concept, mais une beauté et une bonté que la communauté est appelée à faire résonner dans l'harmonie de l'art. La parole de Dieu féconde la capacité d'expression humaine et engendre la beauté, engendre l'art : l'art du chant, de la musique, de la danse, de l'icône, de l'enseignement fascinant qui fait brûler les cœurs comme celui des disciples d'Emmaüs. L'art, en un mot, de la liturgie. C'est ce que vient de suggérer saint Paul : "Que la parole du Christ habite en vous dans toute sa richesse ; instruisez-vous et reprenez-vous les uns les autres en toute sagesse ; par des psaumes, des hymnes et des chants inspirés, chantez à Dieu, dans vos cœurs, votre reconnaissance" (Col 3,16a).

Mais il y a une beauté de la parole de Dieu qui est la plus grande de toutes : c'est la charité. La charité n'est pas une alternative à la parole, à la sagesse, à la vérité. La charité est l'origine et la fin, le sens le plus profond et sublime de la parole de Dieu. Le Logos, de fait, est Agapè. Le Verbe s'est fait chair pour exprimer jusqu'au bout que Dieu est amour.

C'est pourquoi Jésus insère le lavement des pieds dans la liturgie de la cène pascale. Il le fait comme Maître et Seigneur, c'est-à-dire pour exprimer et révéler la profondeur de son enseignement et de son autorité divine.

Au moment où la communauté des apôtres est réunie dans la communion de la prière, de l'écoute de la parole de Dieu, pour célébrer l'Alliance, justement pour "chanter avec reconnaissance des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels" (cf. Col 3,16), Jésus se lève et dépose son vêtement, comme pour révéler la beauté essentielle de son Corps, qui est la beauté du serviteur de Dieu, la vérité ultime de l'Évangile et la plus haute gloire du Seigneur. Et cette vérité et cette gloire se concentrent dans la miséricorde de Dieu qui vient nous laver les pieds, laver ce qui en nous est plus bas et plus sale sur la route de la vie. Jésus se lève pour se pencher, pour s'abaisser dans la charité miséricordieuse qui prend soin de notre misère.

Jésus invite les apôtres et chacun d'entre nous à transmettre aux autres ce qu'Il nous donne, ce qu'Il est pour nous. Il nous demande de faire cela en mémoire de Lui, comme l'Eucharistie. Il nous demande d'être miséricordieux, comme Lui-même est miséricordieux, d'être, à travers Lui, miséricordieux comme le Père. Miséricordieux comme le Père, miséricordieux comme le Fils, miséricordieux comme Dieu. C'est cela, la charité.

L'abbé, comme Pierre, doit alors permettre au Christ de prendre soin de sa misère. Quelle horreur, les supérieurs qui croient devoir être parfaits ! Pierre est appelé à aimer Jésus plus que tous (cf. Jn 21,15), non parce qu'il en est capable ou digne, mais parce que le Christ lui a pardonné plus qu'à tous les autres, parce que le Christ a lavé ses pieds salis par la boue de la présomption et de l'orgueil plus que ceux de tous les autres. A qui a été beaucoup pardonné, il est demandé d'aimer davantage (cf. Lc 7,47).

Quand un supérieur veut obtenir une grâce pour sa communauté, la méthode la plus sûre est de se rappeler d'offrir au Seigneur sa propre misère. Les meilleurs administrateurs des trésors de Dieu sont les mendiants.

Saint Benoît, au fond, ne voudrait que cela de ses communautés. Au chapitre 53 de la Règle, qui traite de l'accueil des hôtes, et donc de ce que le monastère est appelé à être pour le monde, saint Benoît prescrit que l'abbé et toute la communauté, après avoir exprimé à l'hôte tous les signes nécessaires de l'accueil spirituel et matériel, renouvellent envers l'hôte le geste du lavement des pieds que nous a transmis Jésus. Et après ce geste, Benoît demande que toute la communauté chante un verset du Psaume 47: "*Suscepimus Deus misericordiam tuam in medio templi tui* – Ô Dieu, nous avons reçu ta miséricorde au milieu de ton Temple" (Ps 47,10; RB 53,13-14).

J'ai réalisé il y a seulement quelques semaines, en parlant de la miséricorde dans la Règle à nos frères et sœurs au Viet Nam, que pour saint Benoît le monastère est le temple de la miséricorde de Dieu. La communauté devient temple de la miséricorde quand elle se penche pour laver les pieds de la misère de ses propres membres et de tous. Et c'est comme cela qu'un monastère accueille la miséricorde de Dieu pour le monde entier. Comme saint Benoît le dit dans le Prologue de la Règle, le monastère est "école du service divin" (Prol. 45), pas seulement dans le sens où on y apprend à servir Dieu, mais aussi, et peut-être surtout, en tant que lieu où l'on apprend à servir l'homme *comme* Dieu le sert, comme le Christ le sert, en faisant donc mémoire de Jésus mort et ressuscité pour nous, du Fils miséricordieux comme le Père que l'abbé a la vocation, la mission et la grâce de représenter, de rendre présent constamment pour ses frères.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori
Abbé Général OCist